

Notes sur le Livre IV (§ 276 à 342).

21

L'incipit (l'entrée en scène).

① Le Livre 3 est composé, de puis 255, de § très brefs, de plus en plus brefs, comme une exténuacion de la pensée ... ou une concentration sur l'ossature (acaripe).

→ Le Livre 4, au contraire semble redynamiser, reprendre chair, s'étouffer, rendre vie à la parole explicative.

Il mime le retour à la vie-parole (§ 276 : *sem, ego cogito*)

On comprend, sur les derniers § du Livre 3 que Nietzsche lutte contre une éducation et une relation affective (à sa mère veuve, semble-t-il) qui l'emprisonne dans des idées et des comportements qui ne sont pas par lui, par lien sentimental, par affection, ou respect, par "pitié" : § 271 "où résident les + gros dangers? — Dans la pitié." § 268 "Qu'est ce qui rend héroïque? — S'avancer — car simultanément vers sa + haute souffrance et sa + haute espérance."

Le remords et la mauvaise conscience de trahir les attentes et les idéaux de sa famille le tourmentent et l'affaiblissent. Le Livre 3 finit par : § 275 "quel est le secret de l'acquisition de la liberté? — Ne plus avoir honte de soi-même."

Cette "trahison", en quoi consiste tout sentiment de liberté qui pense (et non pas amnésie, sans mémoire ou sans compréhension du passé) deviendra emblématique de l'intellectuel du XIX^e siècle, celui qui pense le progrès, et/ou l'ascension sociale (le "traître à sa classe" de l'existentialisme marxiste des 30 Glorieuses). → Penser

ne consiste pas à 'être soi-même', comme l'animal ou la chose 22
l'est sans effort, mais à 'devenir' soi-même.

→ § 270 : "Que dit ta conscience? — Tu dois devenir celui que tu es." ⇒

C'est à la fois le vieux principe de 'réaliser son destin' de la tragédie grecque (engendré par la prédiction de l'oracle, par Edipe, par ex.), de se conformer à 'ce que pour Dieu nous a fait', dans la perspective chrétienne d'un liberté qui se superpose au plan divin préalable et à la nature de chaque chose et l'insistance sur NON PAS un ENGAGEMENT, une dynamique d'action (faire ou ne pas faire, agir, se décider, oser, commettre le geste fatal ou récomense) MAIS UN EFFORT d'arrachement. Celui-ci n'est pas vécu comme un accomplissement où l'on se met en ordre (à la limite, c'est audible dans le célèbre abandon d'Orreste à sa perdue, dans l'Andromaque de Racine. "Je me livre en aveugle en destin qui m'entraîne", acte 1), MAIS au contraire comme une désorganisation de tous les repères, de l'ordre des choses = un passage à l'absurde, à l'illogique, quasi pascalien (mais sans le refuge de Dieu) ou Kirkegardien (le saut dans l'absurde d'Abraham, dans Crainte et tremblement, mais là encore sans la "Promesse" extérieure et transcendante. Dans un rétroscène beaucoup plus solitaire) ⇒

§ 267 « Avec un grand but, on est même supérieur à la justice, pas seulement à ses actes et à ses juges. » (ce qui, en un sens est absurde, puisque la justice est 'ce qui nous juge'! Mais cette déactivation du concept logique et culturel nous libère).

② Le livre 4 semble commencer sur cette trahison non dite, secrète, qui est comme une mort à soi-même, une perte de conscience de soi, de repères. Le Sujet se réveille et constate :

§ 276 "Pour la nouvelle année — je vis encore, je pense encore".

Il constate ses facultés, mais aussi, comme un être engourdi par le froid qui se réveille, l'urgence, la nécessité de se mettre à bouger, ici à penser : "je dois vivre encore, car je dois encore penser". Cette nécessité, c'est en apparence une conjonction extérieure, reçue, mais EN FAIT, il se la fait à lui-même, c'est un désir intérieur :

"ce que je me suis substitué à moi-même"

"je veux à voir toujours plus, dans la vicinité des choses, le [beau]"

→ Au réveil de la trahison, de la prise de liberté, le sujet constate un désir, une force de vie, un 'dynamos', en lui.

Cette expérience psychico-morale se superpose à l'expérience médico-physique analysée et commentée dans la partie précédente du cours.

③ Le Livre 4 a un titre (alors que le 3 n'en a pas*. le 5 en aura un aussi) : Saint Janvier ⇒ ou bien "Saint est tout ce qui est sous le signe de Janus (le dieu des passages, aux deux visages opposés, l'un regardant le passé, l'autre l'avenir). C'est le thème de la rupture et de la conscience." * voir les 1 et 2.

④ Le Livre 4 composé en vers en prose de Nietzsche, daté de
janvier (en effet!) 1882 (1^{ère} édition, alors la préface sera de 1886, 4 ans
plus tard, terminée en "automne") et localisé de Gênes (comme le sera la
préface de 86).

Le poème versifié a pour tâche fonction d'établir un rythme,
une cadence, une dynamique comptée, qui installe le lecteur
de façon mimétique dans une dynamique vitale, une force élo-
cutaire.

→ même phénoméne que pour les poèmes "en rimes allemandes" qui
précèdent le Livre 1.

On comprend qu'il s'agit d'une libération, sur le mode chevaleresque
("lance"), genre St George et le dragon, mais il s'agit de triomphe
du froid ("glace") par le chaud ("flamme"), de franchir le carcan
d'une "âme", qui (l'emprisonne et la constitue en même temps
("la glace de mon âme").

Cette âme, libérée, se précipite vers un océan bouillonnant et confus,
remuant et violent, malmenant, mais plein d'espérance.

→ Façon Rimbaud et "Le Bateau ivre": "Ô que ma coque
éclate, ô que j'aille à la mer!"

L'âme entre dans un processus positif, qui la lave: elle devient
toujours plus "claire", plus "saine", plus "libre"

Cette liberté est de type stoïcien: c'est l'acceptation de tout ce
qui arrive parce qu'on le comprend et qu'on ne lutte plus contre
inutilement ("libre dans la nécessité"). Cette adhésion est source
de bonheur, donc "d'amour", à la fois de l'autre et de soi, puisque
les 2 sont en harmonie.

24 C'est "Janvier" qui est ce chevalier libérateur, et c'est au ne- 25
sait-pas-trop-qui, qui s'adresse à lui et l'incorpore ("Toi qui...") :
en tout cas quelque chose de Féminin et qui a une âme ("mon cœur") :
on va dire la personne, le moi comme personne, en Français.

→ en tout cas, le modèle de l'exaltation, de type plus ou
moins érotique (la lance, pahati, pahaba...) semble être
féminin... c'est-à-dire (selon les représentations psycho-
érotiques du 19^e s.) vécu comme recevant qqch, jouissant
de recevoir.

→ C'est aussi le modèle de l'âme recevant le message
divin, évangélique, etc.

Voir la célèbre statue baroque du Bernini (Sculpteur italien,
et pas petit pays d'Afrique, jadis empire esclavagiste, avec un roi
et des sculptures en bronze célèbres) représentant St^e Thérèse
d'Avila en extase... et les commentaires Freudiens de
Jacques Lacan, célèbre psychanalyste.

⇒ La force de vivre est donc, initialement et initiativement,
une force reçue,
mise en marche par une brépidation rythmique poétique...
(pahati, pahaba...).

→ il n'est donc pas interdit d'interpréter (avec toute la
déance du second degré qui s'impose) la résolution de la fin
du § 276 (le 1^{er} du livre 4) :

"en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui!"
comme une aspiration à la joissance reçue...
et non comme un programme d'activité conquérante
(façon Napoléon fantasme, etc.)

Le ser-homme, l'homme libre et heureux, libéré des contraintes
morales et de la mauvaise conscience de les détester, serait FÉMININ

→ la "force de vivre" serait celle de se libérer, mais la vie elle-même, son bonheur de vivre, serait jouissance reçue, "être bien".

Elle rejoint la tradition contemplative de la philosophie aristotélicienne ou stoïcienne. → cf § 277

NB → « quoi qu'il se produise, le beau ou le mauvais temps, la perte d'un ami, une maladie, une calamité, le retard d'une lettre (iii) cela se révèle sur-le-champ (iii) "quelque chose qui ne pouvait pas ne pas arriver" » (p226)

idem par « la pensée de la mort » (§ 278), un topos stoïcien

→ La force de vivre devient la sérénité avec laquelle on affronte l'imprévu et les coups durs, aussi bien que la disparition inéluctable du passé aimé :

= parce qu'on est spectateur, et qu'on reçoit le spectacle comme une jouissance, et non comme le harcèlement d'une obligation, d'un devoir-être contraignant.

c'est aussi la capacité à accéder à une HAUTEUR DE VUE, une distance qui a quelque chose du détachement divin, que signale la métaphore cosmologique du § 279 (qui concerne Wagner) : « Amitié d'astres ».

→ Les amis qui se fâchent et se séparent, qui deviennent étrangers l'un à l'autre, acceptent cette séparation, sans rancune ni regret, car c'est la nécessité inévitable des évolutions qu'ils ont voulu.

Comme un phénomène naturel ("les mers et les soleils différents nous ont changé") relevant de la théorie des climats [comme un phénomène saisonnier, qu'on trouve dans la chanson de Prévert et Cosma « Les Feuilles

motes v → "Et le temps épure ceux qui s'aiment, tout doucement,²³
sans faire de bruit, Et la mer efface sur le sable les pas des amants
désuols"] : c'est une loi cosmique, qui relève du "taieph émin"^{vous}
stoïcien, de "ce qui ne dépend pas de nous" (cf Épictète).

→ ce c'est la loi au-dessus de nous » (p 228)

Mais cette dépendance n'affaiblit pas, n'amoindrit pas la force
de vivre, ni la joie de vivre car elle ne s'impose pas comme
un devoir-être, une obligation désagréable et contraignant le
désir véritable, mais comme une jouissance contemplative
= c'est la contemplation de soi-même comme nécessité divine,
astrale, qui nous rejouit.

Ainsi, soumis à la loi des astres nous devenons soi-même :

« et c'est précisément pourquoi nous devons aussi nous
considérer avec plus de vénération ! »

= non comme des choses ratées dont nous devons être mécontents,
mais comme des choses nécessaires, voulues par la Nécessité
(des "astres", des dieux) et donc admirables, belles [c'est
la beauté dont N. veut se mettre en quête dans le 1er §
du Chapitre !], et "sacrées"

« C'est précisément pourquoi la pensée de notre ancienne
amitié doit devenir plus sacrée »

→ c'est la sacralité de ce qui a été : bon ou mauvais, en
tout cas inévitables, nécessaires [les stoïciens ajoutent : rationnels,
explicables] → c'est la beauté de l'explication historique

(A) Chez Alexandreïvitch, c'est le fait que, malgré la catastrophe,
le monde d'avant, et la fierté qui en émanait, ont
existé. La société soviétique a existé, et des m de gens
ont été en accord avec elle.

(H) Chez Hugo, c'est la résignation, et la conservation du
trésor du passé — à travers le dialogue des âmes et le
spiritisme, en particulier. Mais aussi l'abdication du →

reproche à Dieu [cf "Respect au noir mystère"]

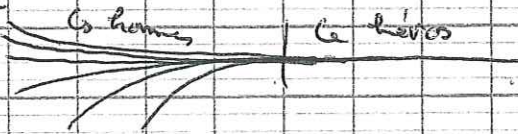
Cette fierté d'avoir été se conjugue avec le sentiment de retrouvailles possibles dans un sens qui nous échappe, comme chez Hugo.

→ chez Nietzsche, c'est la métaphore astronomico-mathématique de la "trajectoire sidérale" de la "courbe" dans laquelle les 2 vies différentes (et en apparence divergentes) vont "s'intégrer comme de petits segments".

⇒ il s'agit, par la croyance, de "s'élever" à "cette sublime possibilité".

⇒ " nous voulons ainsi croire à notre amitié d'astres "

AB. Il y a là une vision de l'histoire qui ressemble les contraires, dans un Esprit d'épopée, qui relève plus de la sociologie moderne, ou du concept marxiste élargi d'"idéologie d'une épopée", que du concept hegelien ou même heideggerien de l'Esprit du temps, où c'est plutôt l'un que l'autre, le héros que le non-héros qui l'incarne [et qui constituerait le lieu de convergence asymptotique de type



voir la notion d'intégrale convergente

§ 293

La Force de vivre et l'avènement d'un « âge plus viril »

Si la "vie heureuse" (expression qui traduit un expression stoïcienne utilisée par Sénèque, dans son traité De vita beata) est donc pour N. de l'ordre de la jouissance extatique, reçue, venue de la compréhension - contemplation du monde, une fois l'âme débarrassée des injonctions à agir qui nous sont inadéquates, mais auxquelles s'opposent donc des remords,

cependant, se manifeste dans son œuvre très souvent — ici dès les premières pages du Livre 4 — l'éloge de l'action, de l'homme d'action (conforme à la mystique du roi soldat, dont, en Allemagne, le modèle est Frédéric III de Prusse, le Louis XIV allemand, préféré à Napoléon, dont les Allemands se plaisent à rappeler l'échec final, et le côté plébéien, manquant de majesté, qu'il tient à son manque de hauteur de vue politique prétendu, que sa défaite en 1814-1815 prouverait ... C'est la thèse de von Clausewitz dès 1815, dans De la Guerre. On la retrouve ici et là chez N., dans le § 282, par ex., mais souvent nuancée par le fait que Napoléon a réveillé l'élan martial européen, mais aussi l'esprit fédérateur hérité de l'Empire romain, à quoi s'oppose le nationalisme étriqué (et parfois raciste), des Allemands en particulier, que N. stigmatise ouvertement. — voir les résumés tirés du Livre 5 donnés en d.m. —

C'est que l'homme d'action et la force dynamique qu'il incarne sont, par N., ce qui lutte contre les agents de l'esprit d'humilité, de l'esprit de concorde, des devoirs moraux dévotants, etc., qui gâchent la vie et aliènent l'esprit.

Cette force d'expansion est d'abord, à sa racine, une force de défense et de reconquête!

(Frédéric II, grand vainqueur de la guerre de 7 ans, au 18^e siècle, est souvent perçu et raconté comme le roi habile et courageux d'un petit royaume, la Prusse, ayant résisté victorieusement à l'agression des grands empires, Russie, Autriche, France, de l'épopée).

Par ailleurs, on a vu que la théorie de la sortie de maladie décrit l'élan vital (agressif) vers l'extérieur comme une conséquence mécanique d'un effort vital désormais sans adversaire.

Pour finir seulement, elle le justifie par une nature généreuse et expansive (et non "rivaliste" comme chez les darwiniens!) de la Nature vivante.

→ C'est dans ce contexte que se situe (et vers quel horizon que tend) le § 283, dès le début:

"Je salue (...) le commencement d'un âge plus viril, plus guerrier qui aurait tout remis à l'honneur la bravoure" (p230)

1- La bravoure consiste à affronter le plus puissant de soi, l'ennemi qui fait peur... et non à se jeter sur des proies sans défense.

→ la force de vivre est liée à ce courage en cela que la "force vitale" darwinienne ne l'imprime pas... peut-être même en est-elle le contraire, souvent; obstinée mais sournoise, cherchant le meilleur moyen et le moins risqué de triompher, comme la racine lente, comme l'eau qui s'infiltré, comme le guetteur patient mais prudent.

2- Cette bravoure militaire constitue le premier âge de la guerre: il s'incarne dans des actions phypiques.

Suivant le principe psycho-matérialiste de N., l'expérience du corps précède (et dirige) celle de l'esprit: cette bravoure est donc servile, dans un second âge, par celle d'un combat intellectuel contre les empires moraux et idéologiques qui dominent la pensée (l'esprit d'obéissance et de repentir, etc.).

C'est l'épopée dans lui, N., sera l'un des héros, ou du moins des précurseurs, l'un des "hommes préparatoires" (titre du § 283).

→ « l'âge portera l'héroïsme au sein de la connaissance et mènera des guerres pour les pensées » (p 231)

« pour cela, il faut à présent bien des hommes préparatoires, vaillants, qui ne peuvent cependant pas surgir du néant »

D'où sortent-ils alors?

Par du "milieu" vicié par l'esprit des "grandes villes actuelles" (cf. la réflexion sur Darwin et l'Angleterre, lire 5) ...



... et les sergents de leur caractère :

— c'est le raisonnement qu'on trouverait l'an dernier chez Tocqueville ! —

« des hommes qui, en vertu d'un penchant intérieur, recherchent en toutes choses ce qu'il faut surmonter en elles »

→ des esprits critiques, des ^{ita} emmerdeurs, quoi !

« : des hommes qui possèdent en propre gaité d'esprit [un gai savoir naturel, donc !], patience, simplicité, et même de toutes les grandes vanités [les honneurs, la richesse, la célébrité...]

→ c'est un auto-portrait indirect se fait ici N.

(qui indique tout ce à quoi il a renoncé « du ce qu'il a raté, dans sa carrière universitaire avortée » à la grande déception de sa famille).

NB. Du point de vue d'une démarche explicative rationnelle, parler sur la "nature" ou le "caractère" des gens, sur un principe sans cause donc constaté mais inexpliqué est une abdication, un point de cécité.

Mais cela conduirait au principe de [la force vitale] qui s'impose comme fait parce qu'elle segit d'elle-même, sans être fabriquée.

Le courage, l'esprit critique le plaisir de "vivre dangereusement", s'impose donc comme des faits anthropologiques ^{ita} avant de pouvoir devenir des faits de culture, généralisés par l'éducation.

→ avec ce passage à l'état culturel, la mentalité générale change :

C'est la fin du S : on passera de la morale de l'obéissance apeurée et de la contrition à celle de l'audace libre et

décomplexée (comme on dit aujourd'hui en politique...).

→ p 231-2
« Le temps ne sera bientôt plus où vous pourriez vous contenter de vivre, fêlés des corps farouches [= peureux], cachés au fond des bois! La connaissance finira par tendre la main vers ce qui lui revient de droit: — elle voudra devenir maîtresse et possesseur, et vous avec elle! »

Ita.

[NB. N. reprend le terme cartésien (l'homme maître et possesseur de la nature) qui suggère un esprit compréhensif, celui qui a abouti, du 17^e au 19^e-20^es, à la complète anti/vicialisation de la nature (ou presque...).

→ il programme un esprit politique de combat, pour les humains... et d'abord pour les Allemands

(Son style est plutôt celui d'un tribun politique ou d'un journaliste, que d'un philosophe analytique!)]

En attendant, les précurseurs, sans poids quantitatif suffisant (démographique, militaire...) doivent se contenter d'être des franc-tireurs, des pirates, des aventuriers

« lancez vos navires sur des mers inexplorées! Vivez en guerre avec vos parents et avec vous-mêmes! Soyez brogants et conquérants tant que vous ne pouvez pas être maîtres et possesseurs » (231)

(on sent ici le mythe des pirates anglais et des conquistadors espagnols, souvent marginaux d'origine)

⇒ chez les caractères d'exception, marginaux mais précurseurs, la force de vivre se confond avec leur force vitale: ils sont contestataires, mais d'instinct.

2/3